



# LE CHEVREUIL,

OU

## LE FERMIER ANGLAIS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE CHANT,

PAR

MM. LÉON H\*\*\*\*\* ET JAIME,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés,  
le 5 octobre 1831.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LE MARQUIS DE SEYMOUR.....	M. HIPPOLYTE.
SIR EDWARD, son beau-frère.....	M. DAUDEL.
JOHN, fermier du marquis.....	M. ODY.
BLUM, paysan.....	M. CHARLET.
UN DOMESTIQUE.....	M. LUCIEN.
LA MARQUISE DE SEYMOUR.....	M <sup>lle</sup> JOLIVET.
LA BARONNE MATHILDE, nièce du marquis.....	M <sup>lle</sup> PAULINE.
HENRIETTE, femme de chambre de la baronne....	M <sup>me</sup> HERFORT.
MARGUERITE, femme de John.....	M <sup>lle</sup> THUILIER.
PAYSANS.	
PAYSANNES.	
DOMESTIQUES.	

La scène se passe en Angleterre.

### ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site champêtre; à gauche du spectateur la ferme de John, sur le devant Blum et Marguerite causant ensemble : les ouvriers garnissent le fond de la scène; il sont en train de diner.

#### SCÈNE I.

MARGUERITE, BLUM\*.

BLUM.

Comment, comment, Marguerite ! c'est-à-dire madame John, car ça y est; comment, vot' mari s'est laissé pincer !

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu, oui! mon pauvre Blum.

BLUM.

Comment diable a-t-il fait ?

MARGUERITE.

Pardi, comme il fait toujours, des bêtises... C'est vrai... Nos cousines viennent demain diner... je lui dis : Tâche d'avoir un peu de gi-

\* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier occupe la gauche du spectateur.

bier... Au lieu de s'en aller dans la forêt, vous ne croiriez jamais où il a été ?

BLUM.

Où ça ?

MARGUERITE.

Dans le parc de monseigneur.

BLUM.

Dans le parc!... Ah! ça, mais j'étais avec lui; je parie qu'il a tué un chevreuil.

MARGUERITE.

Justement.

BLUM.

A-t-on vu... figurez-vous que voilà ce qui s'est passé. (Marguerite se lève et pose son ouvrage sur le banc qui est près de la ferme.) Car je vois ben comment que ça sera venu... Nous étions ensemble et nous nous en allions tranquillement; voilà que nous voyons un chevreuil... il ne peut

pass'empêcher de dire : Ah ! le beau chevreuil !... et je me rappelle que je lui dis en riant... je lui dis... ma foi, je ne sais plus ce que je lui dis en riant ; mais il avait son fusil sous le bras... je le quitte ; je ne suis pas plus tôt hors la grille du parc que j'entends un coup de feu, mais jamais de la vie je n'aurais été penser que c'était lui...

MARGUERITE.

Et le plus beau de tout ça, c'est qu'il n'a pas eu l'esprit de l'enlever, et ce malheureux fusil a fait du bruit ; le garde est arrivé, lui a pris son arme et a dressé procès-verbal.

BLUM.

Ah ! dam ! voilà... nous autres pauvres gens, on ne nous ménage pas. Mais où est-il donc, vot' mari ?

MARGUERITE.

Il est caché. Mais qu'est-ce que monseigneur va dire ?

BLUM.

Il va se mettre en colère.

MARGUERITE.

Avec ça que je suis sûre qu'il en veut à John. Voilà trois jours que je suis sa femme ; et non seulement il ne lui a pas demandé son agrément, mais il ne m'a pas eucore présentée au château.

BLUM.

Alors il n'a qu'à bien se tenir ; c'est que monseigneur le marquis ne plaisante pas là-dessus, il veut voir toutes les femmes qui se marient.

(On entend un coup de fusil.)

TOUS.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

BLUM.

C'est monseigneur qui chasse.

(Les paysans se sauvent.)

MARGUERITE.

Ah ! tiens, je ne l'ai jamais vu... (Remontant la scène.) Je m'en doutais ! il est très bien ; je me sauve avertir mon mari.

(Marguerite rentre.)

## SCÈNE II.

LE MARQUIS, SIR EDWARD.

SIR EDWARD.

Mais saurai-je enfin pourquoi nous nous sommes dirigés vers cette ferme ?

LE MARQUIS.

C'est qu'elle est habitée par le plus grand drôle qui ait jamais braconné sous le soleil... monsieur John, mon fermier, à qui je veux donner une leçon. Holà ! John !

SIR EDWARD.

Quel crime a-t-il donc commis ?

LE MARQUIS.

Un crime irrémissible... Le coquin a tué hier un chevreuil dans mon parc. (Il appelle de nouveau.) John, veux-tu descendre ?

SIR EDWARD.

Vous voyez bien qu'il n'y a personne dans cette maison.

LE MARQUIS.

J'attendrai ; ce qui me pique le plus dans tout cela, c'est que j'ai appris que le drôle s'est marié depuis trois jours seulement, sans m'avoir prévenu, sans avoir obtenu mon agrément.

SIR EDWARD.

Et vous n'êtes pas fâché de connaître les femmes de vos vassaux ?

LE MARQUIS.

Mais en tout bien, tout honneur. Je ne sais pourquoi on me fait une réputation de séducteur ; j'ai cependant des principes : d'ailleurs j'adore votre charmante sœur, et je lui ai voué une fidélité inviolable ! mais en parlant de mariage... le souvenir de votre première femme commence à s'effacer... Décidément nous vous remarions.

SIR EDWARD.

Laissez donc !

LE MARQUIS.

Oui, oui, vous épouserez ma nièce, que je n'ai jamais vue et que j'attends de jour en jour... la baronne Mathilde, fille de ce frère dont je vous ai tant parlé, qui se maria avec Indes il y a vingt ans, de sorte que j'étais oncle à onze ans... c'est original, n'est-ce pas ?

SIR EDWARD.

Très original.

LE MARQUIS.

Et qui m'a laissé une charmante nièce, aujourd'hui veuve d'un riche colon.

SIR EDWARD.

Quelle folie !

LE MARQUIS.

Oh ! vous l'épouserez... un parti superbe... vingt ans... mille livres sterling de rente... et une figure... adorable, à ce qu'on m'a dit !

SIR EDWARD.

Convenez qu'il y a dans notre position réciproque une bizarrerie qui va jusqu'à l'in vraisemblance, il faut le dire... vous voulez me marier à une nièce que vous n'avez jamais vue ; et moi, à peine revenu de mes voyages, à peine débarqué sur le sol natal, un malheureux duel m'oblige à me cacher, à rester inconnu dans votre château, sous le nom de Clarendon, votre secrétaire. Il y a dans tout cela une fatalité...

LE MARQUIS.

Soyez tranquille, cette malheureuse affaire s'assoupira... vous épouserez ma jolie nièce. Je lui ai parlé de vous dans ma dernière lettre.

SIR EDWARD.

Et vous avez eu grand tort ; il y a de quoi nous inspirer l'un pour l'autre une antipathie mortelle ; ces mariages préparés d'avance ne valent jamais rien ; mon incognito a cela d'heureux qu'il me permet de choisir tout à mon aise. L'idée seule d'être destiné à une femme me prévient contre elle. Je ne veux connaître aucune des personnes que vous recouvrez chez

vous ; riches ou pauvres , nobles ou roturières , grandes dames ou villageoises , peu m'importe ; ne me nommez personne : ne me dites rien , jusqu'à ce que je vous glisse ces mots à l'oreille : Cette femme me plaît... je veux l'épouser , dites-moi son nom.

LE MARQUIS.

Et si c'était la femme d'un autre ?

SIR EDWARD.

Ah ! alors ce serait jouer de malheur ; mais puisque vous avez l'intention d'attendre votre fermier , je vous laisse exercer vos fonctions de haut justicier , et tout en poursuivant ma chasse je retourne au château.

LE MARQUIS.

Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SIR EDWARD.

Au revoir.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, seul.

Je ne suis pas fâché de son départ , je veux absolument voir la femme de ce John ; on la dit jolie... d'ailleurs c'est par humanité , il faut bien que je sache si l'on peut pardonner à ce malheureux-là.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, JOHN.

JOHN, entr'ouvrant sa fenêtre.

Je crois qu'ils sont partis.

LE MARQUIS, l'apercevant.

Ah ! te voilà , coquin ! je t'appelle depuis une heure.

JOHN.

Ah ! mon Dieu , monseigneur , c'est que j'ai un mal à l'oreille...

LE MARQUIS.

Trêve de paroles : descends.

JOHN.

Oh ! oh ! oh ! je vous demande pardon , milord ; mais... oh ! oh ! impossible de remuer , je suis dans un état horrible : figurez-vous que j'ai été à la pluie , ça m'a mouillé : depuis ce moment-là... ah !...

LE MARQUIS.

Attends , drôle ! si tu ne descends , je vais te guérir.

( Il l'ajuste avec son fusil. )

JOHN, se retirant vivement.

Voilà ! voilà !

LE MARQUIS.

Le voilà guéri. C'est déjà un service que je rends à sa femme. ( John paraît. ) Comment avez-vous osé , drôle , tirer un chevreuil dans mon parc ?

JOHN.

Moi ?... Allons , bon , à la bonne heure ! voilà que j'ai tué un chevreuil ! tandis que voilà huit

jours que je suis sur mon pauvre lit , que je gémiss : quand vous venez de m'appeler , j'étais encore occupé à gémir.

LE MARQUIS.

Mon garde ne t'a-t-il pas pris sur le fait ? et enlevé ton fusil ?

JOHN.

Je vous jure , monsieur le marquis , par tout ce qu'il y a de plus... Vot' garde se sera trompé , il faisait déjà nuit.

LE MARQUIS.

Ah ! et comment sais-tu qu'il faisait nuit ?

JOHN.

Oh ! oh ! quand je pense que voilà huit jours que je gémiss...

LE MARQUIS.

Réponds : comment sais-tu qu'il faisait nuit ?

JOHN.

J'ai dit qu'il faisait nuit ? Je vous demande un peu où diable j'ai été chercher... Ah ! c'est pas l'embarras , il aurait encore ben pu faire nuit... ça arrive quequ' fois : je vais tout vous dire , monseigneur. D'abord votre excellence aura la bonté d'observer que je suis marié depuis deux jours seulement , car c'est ça qui m'a rendu malade... le bonheur , l'amour , la pluie , tout ça m'a fait une commotion...

LE MARQUIS.

Ta femme est jeune ?

JOHN.

Eh ! eh ! eh !

LE MARQUIS.

Et jolie ?

JOHN.

Hi ! hi ! hi ! Tenez , je ne veux pas mentir ; mais v'là la vérité , c'est une chose si singulière que j'en suis honteux moi-même : c'te pauvre petite femme , une fois mariée , elle a voulu tout voir dans la maison ; la voilà donc qu'elle cherche , qu'elle cherche : c'est très bien jusque là ; mais , pas du tout , voilà qu'elle trouve un fusil : il était chargé , ce diable de fusil ; il n'y a pas eu de ci , de ça , il a fallu le tirer , et c'est ce que j'ai fait sans quitter ma porte.

LE MARQUIS.

Tu as tiré d'ici ?

JOHN.

Oui , monseigneur... J'étais comme ça , tenez.

LE MARQUIS.

Et la balle est allée directement à une lieue dans mon parc ?

JOHN.

Ah ! mon Dieu , oui , sans se déranger ; mais c'est une arme... en voilà une , arme ! Il y a des gens , parce qu'ils ont un pistolet ou un fusil , qui viennent vous dire : J'ai une arme. Ça fait pitié... laissez-moi donc tranquille , avec vot' arme.

LE MARQUIS.

Coquin !

JOHN.

Monseigneur...



pour s'apercevoir au premier coup d'œil que ces habits n'ont pas toujours été les nôtres.

LA BARONNE.

Tu crois ? il me semble pourtant que, sous ce costume, je ne suis pas trop gênée. Au surplus, que l'on vienne maintenant à me reconnaître, mon but était de voyager plus en sûreté; ce but est rempli. Ensuite on s'apercevrait que je suis une femme, sans pour cela savoir qui je suis : mon oncle ne me connaît pas ; je ne voudrais le tromper qu'un seul jour, afin d'observer le mari qu'il me destine.

HENRIETTE, souriant.

Et que vous refusez d'avance, n'est-ce pas ?

LA BARONNE.

Sans aucun doute.

HENRIETTE.

Vous pouviez alors fort bien vous expliquer par écrit... à quoi bon faire ce voyage pour venir donner un refus en personne?... Savez-vous que ce sera le rendre bien plus cruel?...

LA BARONNE.

Mais, tu deviens galant.

HENRIETTE.

Ne suis-je pas un homme ?

LA BARONNE.

Un autre motif que celui que tu me supposes me fait agir : le désir de voir ma famille, de faire la connaissance de ma tante, dont j'ai si souvent entendu louer l'esprit et la beauté, et, je dois l'avouer, une certaine curiosité... on dit tant de bien de ce sir Edward!... Mais, Henriette, il se fait tard, nous pourrions nous tromper de route; malgré ta tournure martiale, je sais que tu n'es que ma femme de chambre, et cela m'inspire peu de confiance. Informe-toi à cette maison. (John et Marguerite sortent de la ferme.) Voici des gens qui-pourront nous indiquer notre chemin.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, JOHN, MARGUERITE.

LA BARONNE.

Mes amis, à qui appartient cette ferme ?

JOHN.

A monsieur le marquis de Seymour.

HENRIETTE.

Est-ce bien là le chemin du château ?

JOHN.

Oui, monsieur.

LA BARONNE.

Y a-t-il encore loin ?

JOHN, à sa femme.

Qu'est-ce qu'il peut y avoir?... Oh! pas tant... Trois milles.

HENRIETTE.

Peut-on s'égarer ?

JOHN.

On est libre de s'égarer.

MARGUERITE.

Ne l'écoutez pas, messieurs, le chemin y conduit tout droit.

JOHN.

Ah ! mon Dieu ! n'y a pas besoin d'être bien malin ; vous vous en allez tout droit ; et quand vous y êtes, vous vous arrêtez et vous dites : C'est là.

LA BARONNE.

Le marquis est-il au château ?

JOHN, avec brusquerie.

Oui.

HENRIETTE.

Y a-t-il du monde chez lui ?

JOHN, de même.

Non.

MARGUERITE.

Parle-leur donc plus poliment, à ces messieurs.

JOHN.

C'est pas des messieurs, c'est des jeunes hommes.

LA BARONNE.

Est-ce que son beau-frère, sir Edward, n'est pas arrivé ?

JOHN.

Je ne crois pas, mais on l'attend. (Bas à Marguerite.) Ah ! ça, en v'là assez... je ne leur répondrai plus, ils sont trop curieux.

LA BARONNE, à John.

Mais vous avez l'air bien maussade, mon cher ami.

JOHN.

Vous êtes bien bon.

MARGUERITE.

Excusez, messieurs!... c'est que je n'avons pas sujet d'être gais.

HENRIETTE.

Qui êtes-vous ?

JOHN.

Je suis le fermier du marquis de Seymour.

MARGUERITE.

Moi, je suis sa fermière.

JOHN.

J'ai tué un chevreuil, et monsieur le marquis s'a fâché.

MARGUERITE.

Et il l'a chassé de la ferme.

JOHN et MARGUERITE.

Et nous allons nous en aller.

LA BARONNE.

Pourrait-on vous être utile?...

MARGUERITE.

Ben sûr, mais mon mari est si drôle...

LA BARONNE.

Pourquoi cela ?

JOHN.

Je vas vous le dire : voyez-vous, monsieur... (à Henriette.) je vous souhaite bien le bonjour, monsieur ; (à la baronne.) figurez-vous que monsieur le marquis aime les jolies femmes ; et Marguerite, comme vous voyez, n'est pas trop mal.



HENRIETTE.

Air : Faisons la paix (de Doche).

N'ayez pas peur. (*bis.*)  
 Pardonnez-moi, je vous en prie,  
 Car je sentais battre mon cœur;  
 Et puis vous êtes si jolie!

N'ayez pas peur, (*bis.*)  
 N'ayez pas peur.

MARGUERITE.

Je n'ai plus peur, (*bis.*)  
 De ce baiser pourquoi me plaindre!  
 Puisqu'il est donné par malheur,  
 Je n'ai plus besoin de le craindre.  
 Je n'ai plus peur, (*bis.*)  
 Je n'ai plus peur.

HENRIETTE.

Savez-vous qu'il est bien dommage que le  
 hasard ne m'ait pas conduit trois jours plus tôt  
 dans ce village?

MARGUERITE.

C'est vrai... vous auriez dansé à ma noce.

HENRIETTE.

Dansé! j'aurais brûlé la maison.

MARGUERITE.

Me brûler!

HENRIETTE.

Oh! non pas vous : je vous aurais prise dans  
 mes bras, enlevée à travers les flammes, jetée  
 dans une bonne voiture attelée de quatre che-  
 vaux... et puis, fouette postillon, en route  
 pour la France ou pour l'Italie, au diable le  
 mariage et le mari.

MARGUERITE.

Taisez-vous, le voici.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; JOHN, croyant n'avoir pas été  
 vu, et s'approchant pour écouter.

HENRIETTE, s'apercevant de ce manège.

Savez-vous que votre mari a une figure bien  
 honnête! il doit être bien considéré dans le  
 pays!

MARGUERITE.

Oui; il est riche, et cela donne de la consi-  
 dération... mais je l'aimerais bien davantage  
 s'il voulait se défaire de sa jalousie.

HENRIETTE.

Comment! mais vous devriez être enchantée;  
 c'est la plus grande preuve d'amour qu'un  
 mari puisse donner à sa femme.

JOHN, s'approchant.

Là! qu'est-ce que je te dis tous les jours? tu  
 le vois, c'est la plus grande... recommencez-lui  
 ça, s'il vous plaît.

HENRIETTE.

C'est inutile.

JOHN.

Tous les matins en vous levant, ma chère  
 amie, j'aurai l'avantage de vous répéter cela.

MARGUERITE.

Tu nous as écoutés, je vois cela.

JOHN.

Oh! Dieu m'en préserve!... je ne sais pas  
 comment que ça s'est fait; j'étais là, j'ai pas  
 écouté; tiens, j'allais voir les lapins.

HENRIETTE.

Et lorsqu'un homme comme monsieur John  
 entend une seule parole, cela lui suffit pour  
 comprendre tout ce qu'on a voulu dire.

JOHN, riant.

Cela pourrait bien être, mon petit monsieur.

HENRIETTE.

Monsieur John, je ne suis pas flatteur de  
 mon naturel... mais vous avez un air de finesse  
 qui m'enchanté.

JOHN.

Vous êtes bien bon, je vous remercie; eh  
 bien! moi, je vous trouve un petit air mutin,  
 quelque chose de belliqueux; êtes-vous belli-  
 queux? gageons que vous êtes au service.

HENRIETTE.

Oui, dans la cavalerie légère. Mais voici vo-  
 tre nouvelle épouse.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; LA BARONNE, en paysanne.

LA BARONNE.

Me voilà prête; eh bien! qu'en dites-vous?  
 ai-je bien la tournure d'une femme?

JOHN.

C'est particulier, mon cher monsieur... on  
 dirait que vous avez porté des jupes toute vo-  
 tre vie.

LA BARONNE.

Eh bien! monsieur John, partons-nous?

JOHN.

Est-ce qu'il faut absolument que j'aille avec  
 vous?

LA BARONNE.

Mais sans doute.

JOHN.

Et monsieur?

LA BARONNE.

Il tiendra compagnie à votre femme.

JOHN.

Vot' serviteur de tout mon cœur.

LA BARONNE.

Est-ce que vous seriez jaloux de lui?

JOHN.

Pourquoi pas?

LA BARONNE.

Comme il vous plaira... mais alors vous  
 pourrez renoncer à votre ferme, car je suis  
 bien déterminée à ne pas aller seule au châ-  
 teau : je serai bientôt débarrassée de ces habits.  
 (Elle fuit mine de vouloir rentrer.)

JOHN.

Un instant, un instant. (A Marguerite.) Donne-  
 moi donc un conseil, toi!

MARGUERITE.

Je pourrais aller avec vous.

JOHN.

Non pas, non pas, ce serait encore plus dangereux... (A la baronne.) Au moins, vous attendrez bien un moment que les ouvriers reviennent des champs; ils ne vont pas tarder.

LA BARONNE.

Ah! très volontiers.

JOHN, à part.

Bon, je pourrai recommander à Blum de surveiller ce gaillard-là. (A Marguerite.) Tu me donneras mon habit, je m'habillerai chez le concierge du château. (A Henriette.) Qu'est-ce que vous ferez pendant mon absence?

HENRIETTE, à Marguerite.

Si vous voulez, nous irons au bois chercher des fraises.

JOHN.

Non pas, non pas! par exemple! dans les bois! Tenez, il me vient une idée: vous vous placerez là sous ces arbres, et vous écouterez chanter les oiseaux, cela vous fera passer agréablement une heure ou deux; il y en a un sur-tout qui vient tous les après-midi, un petit jaune, avec les pattes rouges; il sait un tas de petits airs, il est plein d'intelligence. (A Marguerite.) Toi, tu rentreras dans la maison; tu me tricoteras deux paires de bas bleus, et tu riras... tu riras!

MARGUERITE.

Oui, c'est bien amusant... tricoter!

HENRIETTE, bas à Marguerite.

Dites oui.

MARGUERITE.

Eh bien! oui, là... est-il jaloux, je vous le demande?

JOHN.

Je te dis que c'est la plus grande preuve d'amour qu'un mari puisse donner à sa femme.

LA BARONNE.

Fi donc! vous devriez rougir; la fidélité des femmes se fortifie par la confiance.

JOHN.

Oui, la confiance, et la surveillance, s'il vous plaît; de la surveillance et de la confiance, bien mêler ça ensemble, ça marche tout seul... La surveillance est mère de la confiance.

LA BARONNE, l'entraînant.

Allons, allons, venez donc.

JOHN.

Ça vous est bien aisé à dire! mais quand on quitte sa femme, et qu'on la laisse avec un damoiseau... maudite ferme! maudit chevreuil! (Apercevant Blum et les ouvriers.) Ah! les voilà.

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, BLUM et LES OUVRIERS.

(Pendant la ritournelle, Marguerite entre dans la maison et en sort quelques instants après avec un petit paquet qu'elle remet à John.)

FINAL.

Musique de M. F. Halevy.

CHOEUR.

Amis, le jour vient de finir,  
Nous avons quitté notre ouvrage:  
Retourons gaiement au village;  
Allons nous livrer au plaisir.

JOHN.

Blum est-il là?

BLUM.

Me voilà.

JOHN, bas.

Viens ici: tu vois bien  
Ce jeune homme et Marguerite!  
Il faut que je les quitte,  
Prends garde qu'il n'arrive rien.

BLUM.

C'est bien, c'est bien, c'est bien, c'est bien.

JOHN, s'approchant de la baronne.

Allons, ma femme, ma nouvelle femme,  
Partons chez monseigneur.

HENRIETTE, à Marguerite.

Allons, ma belle.

LA BARONNE.

Tu vas près d'elle  
Rester ce soir.  
Jusqu'au revoir!

(A John.)

Partons-nous vite?

JOHN.

Oui, tout de suite.

(A Henriette.)

Je vous confie mon bonheur.

HENRIETTE.

Quoiqu'elle soit gentille,  
Je serai, sur l'honneur,  
Sage comme une fille.

CHOEUR.

Amis, le jour vient de finir,  
Nous avons quitté notre ouvrage:  
Retourons gaiement au village;  
Allons nous livrer au plaisir.

LA BARONNE, à part.

Je vais, ne vous en déplaie,  
Mon cher oncle, ce soir  
Vous connaître, et savoir,  
En l'observant à mon aise,  
Si cet amant, choisi  
Pour être mon mari,  
Doit me plaire aujourd'hui.

ENSEMBLE.

LA BARONNE.

Allons, partons, le jour va fuir.  
La baronne bientôt, j'espère,



Sous les habits d'une fermière  
Va les intriguer à loisir.

JOHN.

Allons, partons, le jour va fuir.  
J'aurai ma grace, je l'espère.  
Bientôt près d' ma petit' fermière  
J' pourrai fair' l'amour à loisir.

HENRIETTE.

Allons, partez, le jour va fuir.  
Vous réussirez, je l'espère ;  
Moi, je vais près de la fermière  
Ce soir m'amuser à loisir.

MARGUERITE.

Allons, partez, le jour va fuir.  
Vous réussirez, je l'espère ;  
Et bientôt près de sa fermière  
Mon pauvre John va revenir.

LE CHOEUR.

Amis, le jour vient de finir, etc.

(La baronne donne le bras à John, qui s'éloigne avec elle ;  
et Henriette prend la main de Marguerite, qu'elle entraîne  
vers la ferme.)

ACTE SECOND.

La scène est au château du marquis de Seymour. Le théâtre représente l'intérieur du salon de la marquise. A droite, une porte conduisant à la chambre à coucher de la marquise ; à gauche du spectateur, un petit cabinet ; sur le devant une croisée au premier plan : c'est le soir ; deux bougies allumées et des livres sont placés sur un guéridon, à droite, recouvert d'un tapis.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, seule.

Quel temps affreux ! impossible de sortir !  
Ah ! que de pareilles soirées sont longues à la  
campagne ! aucune distraction... et pourtant  
j'aurais tort de me plaindre. C'est moi qui ai  
desiré me fixer dans ce château ; le désir d'en-  
lever mon mari au tourbillon du grand monde  
et l'incognito forcé de mon frère, m'ont fait  
chercher la solitude ; et, je l'avoue, je suis  
femme, je regrette ces plaisirs que par un sen-  
timent, il faut le dire, de jalousie, je craignais  
de lui voir partager... Par bonheur, le bal que  
nous donnerons bientôt sera brillant, et j'es-  
père me dédommager de cette privation volon-  
taire.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE ; SIR  
EDWARD, du fond.

LE MARQUIS.

Pardon, ma chère Emma, je t'ai laissée quit-  
ter la table sans te suivre ; mais tu me rendras  
justice, je n'ai pas été long. Ah ! je commence  
à me former.

LA MARQUISE.

Ah ! vous avez fait des progrès remarquables.

SIR EDWARD, un livre à la main.

Ma bonne sœur, selon vos desirs, j'ai fait  
un choix dans vos livres nouveaux ; je vous  
apporte ce volume de poésies.

LA MARQUISE, prenant le livre.

Elles sont, sans doute, bien passionnées,  
bien touchantes ?

LE MARQUIS.

Pour que sir Edward les ait remarquées,  
elles doivent être d'une extravagance...

LA MARQUISE.

Ah ! grace pour mon frère ; je suis fâchée  
d'avoir donné matière à vos sarcasmes.

LE MARQUIS.

C'est qu'il est d'un romanesque... Figure-toi  
qu'à la chasse, si par hasard un oiseau tombe  
sous nos coups, le voilà déplorant le sort de  
la victime, et je n'en suis jamais quitte à moins  
d'une ou deux élégies sur les destins d'une grive  
ou d'une alouette.

LA MARQUISE.

Eh bien ! moi, je l'approuve.

AIR de Yelva.

Oui, j'en conviens, je ne puis voir sans peine  
Un faible oiseau qu'un chasseur inhumain  
En se jouant fait tomber dans la plaine,  
Quand de son nid il reprend le chemin.  
De l'orphelin vous soignez la misère,  
Lorsque le sort le laisse sans parents ;  
Et sans pitié vous frappez une mère  
Qui s'en retourne auprès de ses enfants. (bis.)

SIR EDWARD.

Ah ! combien je m'honore de penser comme  
vous !

LA MARQUISE.

Je vous reconnais bien là, mon frère ! tou-  
jours sensible.

LE MARQUIS.

Oh ! oui, très sensible, et se battant pour  
rien.

SIR EDWARD.

Chut ! taisez-vous donc. Pourquoi réveiller  
ce fâcheux souvenir ?

LE MARQUIS.

Ma foi, mon cher Edward, vous convien-  
drez...

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, puis LA BARONNE.

LE DOMESTIQUE.

Une jeune paysanne demande à être introduite chez madame.

LE MARQUIS, vivement.

Une jeune fille! certainement.

LA MARQUISE, souriant.

C'est à moi, mon ami, qu'elle desire être présentée. Faites entrer.

LA BARONNE, imitant la timidité d'une paysanne.

Puis-je me présenter devant madame la marquise?

SIR EDWARD.

Quelle charmante tournure!

LE MARQUIS.

Approchez, ma belle enfant.

LA BARONNE.

Madame la marquise est si bonne, et tout le monde en dit tant de bien, que j'espère n'être pas renvoyée.

LE MARQUIS, à part.

C'est cependant ce qui ne manquerait pas de t'arriver si tu étais laide.

EDWARD, à part.

Je me sens ému à son aspect.

LA MARQUISE.

Qui êtes-vous, ma chère amie?

LA BARONNE.

Il y a trois jours encore, j'étais Marguerite Bliefild; mais à présent je suis la femme du fermier John, pour vous servir.

LE MARQUIS, vivement.

Quoi! vous êtes mariée?

EDWARD.

Mariée?

LE MARQUIS.

Comment, tu serais la femme de ce lourdaud?

LA MARQUISE.

Je crois vraiment, mon cher mari, que vous êtes homme à vous en fâcher.

LE MARQUIS.

Dieu m'en préserve! cela me touche fort peu. (A part.) Voilà donc sa femme!

LA BARONNE.

Mon Dieu, madame la marquise, je ne suis pour rien dans le malheur qui est arrivé: j'avais beau dire à John que nous n'avions pas besoin de chevreuil pour le repas que nous devions donner, il n'a pas voulu m'écouter. Oh! il est si entêté, ces hommes sont si désagréables!... vous qui êtes mariée, vous devez savoir ça... madame la marquise.

LA MARQUISE.

Mais, c'est singulier, je ne comprends rien à cette histoire.

LE MARQUIS.

Ma bonne amie, je vais te l'expliquer: son mari a tué hier au soir un chevreuil dans mon parc.

LA BARONNE.

Et par l'ordre de monseigneur, nous devons quitter la ferme dans huit jours; voyez quel malheur, madame la marquise, et tout ça pour un chevreuil!

LA MARQUISE.

Mais il me semble, mon ami, que vous avez été bien sévère pour ces braves gens. (A la baronne.) Tu es venue pour solliciter la grâce de ton mari?...

LA BARONNE.

Sans doute; mon mari m'a dit... (Elle n'ose achever et se cache en riant le visage avec son tablier.)

LA MARQUISE.

Eh bien! que t'a-t-il dit?

LA BARONNE.

Aïa: Voilà les plaisirs du village.

Il m'a dit: Va chez monseigneur;  
Tâch' d'avoir un air agréable,  
Fais-lui tes p'tits yeux en douceur,  
Il va tout d'suit' dev'nir aimable.  
Par lui si les moindres délits,  
Les moindres fautes sont punies.  
L'on sait qu'il pardonne aux maris,  
Lorsque les femmes sont jolies. (bis.)

LA MARQUISE.

Comment! il t'a dit cela?

LE MARQUIS.

Ton mari est un imbécile.

LA MARQUISE.

C'est une très belle réputation que vous vous êtes faite, monsieur! elle est très flatteuse pour moi!

LE MARQUIS.

Eh! ne voyez-vous pas que c'est une plaisanterie?

LA MARQUISE.

Il vous serait difficile de le prouver.

LE MARQUIS.

A l'instant. (A la baronne, en élevant la voix.) Allez, mon enfant, je ne puis vous accorder aucune grâce; il faut un exemple, et je dois être sévère. (Bas en s'approchant d'elle.) Sois tranquille, j'aurai soin de toi.

SIR EDWARD, de même.

Ne vous inquiétez pas, vous ne manquerez de rien.

LA BARONNE, faisant à tous deux la révérence.

Je vous suis bien obligée.

LA MARQUISE.

Pourquoi remerciez-vous?

LA BARONNE.

C'est que ces messieurs me font tout bas des promesses qui me rendent bien contente.

LA MARQUISE.

Mais cela est charmant!

LE MARQUIS, à part.

Oh ! elle est par trop naïve !

SIR EDWARD, à part.

Sa naïveté m'enchanté.

LA MARQUISE.

Eh bien ! messieurs, puisque vous distribuez ainsi vos faveurs, vous me permettrez d'y joindre les miennes et de protéger le mari de cette jeune femme.

LA BARONNE.

Ah ! madame, vous ferez bien ; car le pauvre garçon est là, dans l'antichambre, qui se morfond.

LA MARQUISE.

Monsieur le secrétaire, faites entrer le fermier.

LA BARONNE, à part.

Un secrétaire ! je croyais vraiment que c'était sir Edward.

SIR EDWARD, allant à la porte du fond.

Entrez, monsieur l'honnête homme.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JOHN.

JOHN.

Oui, honnête homme ! car si je l'ai tué, c'est pas dans une mauvaise intention ; il peut s'en flatter... madame la marquise, excusez si je me présente dans vot' logement.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas de mal, mon ami ; seulement vous avez eu une très mauvaise opinion de mon mari, en pensant qu'il vous pardonnerait parce que vous avez une jolie femme.

JOHN.

Ah ! excusez, madame, c'est pas moi qui le dit... c'est tout le monde... (Pendant tout le commencement de cette scène John est préoccupé et se tourne toujours du côté de la porte.) Je vous remercie bien, madame la marquise...

LA BARONNE, bas à John.

A quoi pensez-vous donc ?

JOHN, de même.

Je pense à ce jeune homme, votre camarade, que j'ai laissé là-bas avec ma femme !

LA MARQUISE.

Vous paraissez troublé, John ; remettez-vous ; monsieur le marquis et moi, nous portons beaucoup d'intérêt à votre femme.

JOHN.

Je suis sûr qu'elle est allée au bois chercher des fraises.

LE MARQUIS.

Chercher des fraises ?

SIR EDWARD.

Quel galimatias !

LA MARQUISE.

Avez-vous perdu l'esprit ? votre femme est près de vous.

JOHN.

C'est vrai... oui, oui, elle est près de moi...

c'te pauvre petite femme... (A part.) Il faut de la finesse.

LA MARQUISE.

J'espère que votre tendresse est réciproque.

JOHN.

Ni pus ni moins que deux pigeons.

SIR EDWARD, à part.

Le rustre !

LA MARQUISE, à part.

Il faut que je tourmente un peu ces messieurs. (Haut.) Eh bien, John ! puisque je vous promets ma protection, bannissez toute crainte ; et pour nous prouver que vous faites bon ménage, embrassez votre femme.

JOHN.

Ma femme... celle-là...

LA MARQUISE.

En avez-vous donc plus d'une ?

LE MARQUIS.

Sa tête n'y est plus.

LA BARONNE, à part.

Quelle singulière proposition !

SIR EDWARD.

Vous voyez bien, madame, que ces braves gens sont intimidés.

LE MARQUIS.

Oui... il y a un certain sentiment...

SIR EDWARD.

Qui est commun à toutes les classes...

LE MARQUIS.

Et qu'il faut savoir respecter.

LA MARQUISE.

En vérité, messieurs, je vous remercie de la leçon que vous croyez devoir me donner ; j'insiste cependant pour que ces deux époux s'embrassent en ma présence, et j'ose espérer que cette marque de tendresse conjugale ne fera sur aucun des spectateurs une impression désagréable.

LE MARQUIS.

Ah ! si vous avez cette idée...

LA MARQUISE, à John.

AIR de Doche.

Pourquoi donc hésiter ?  
Quelle crainte est la tienne ?

JOHN.

Vous le voulez, qu'ell' vienne.

SIR EDWARD, à part.

Qui donc peut l'arrêter ?

LA BARONNE, à part.

Je vais me découvrir, je pense.

LA MARQUISE.

Marguerite ! allous, mon enfant.

LA BARONNE.

Vous voulez qu'en votre présence...

LA MARQUISE.

Oui, je l'exige maintenant.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc les forcer, madame ?...

LA MARQUISE.

Cela me plaît, et je le veux.

LA BARONNE, s'approchant.

Du courage ! fermons les yeux.

JOHN, l'embrassant, à part.

Je m' suis senti queqn' chos' dans l'ame ;  
Il a la peau douc' comme un' femme !

ENSEMBLE.

JOHN, à part.

Ça m'a chatonné l' cœur,  
Comm' près d'un' femm' jolie ;  
Le gaillard, je l' parie,  
Doit être un séducteur.

SIR EDWARD, à part.

Sa touchante candeur  
La rendait plus jolie ;  
Ce baiser, que j'envie,  
Eût fait battre mon cœur.

LE MARQUIS, à part.

D'où vient donc sa froideur  
Pour sa femme jolie ?  
Ce baiser, que j'envie,  
Eût fait battre mon cœur.

LA BARONNE, à part.

Je ris de son erreur.  
Ces messieurs, je parie,  
N'ont pu voir sans envie  
Une telle faveur.

LA MARQUISE, à part.

Tous deux, au fond du cœur,  
La voyant si jolie,  
De John, je le parie,  
Envraient le bonheur.

LA MARQUISE.

Mon ami, en faveur d'un tel attachement,  
pardonnez à ces braves gens.

LE MARQUIS.

Oh ! ceci demande réflexion.

LA MARQUISE.

Les obligerez-vous à venir encore une fois de  
si loin?... peuvent-ils ainsi s'en retourner dans  
l'obscurité de la nuit ?

JOHN.

Eh ! qu'à cela ne tienne, madame la mar-  
quise ; sous vot' respect, je suis comme les  
chats, j'y vois clair la nuit ; cependant y a une  
fois... Ah ! mais il faisait un noir... un noir ;  
v'là qu'en route j'étais fatigué, je m'dis : j'vas  
m'asseoir sur l'herbe ; j'étais près de l'étang  
aux grenouilles, je me cherche une bonne  
place, je me baisse, v'lan, je m'asseois dans la  
mare. (Il rit.) J'ai raconté ça au château en  
arrivant, ils en ont ri pendant plus de trois  
ans ; mais je ferai attention... d'ailleurs il faut  
absolument que je m'en retourne.

LA MARQUISE.

Mais votre femme ne peut se mettre en route  
à cette heure, et par ce mauvais temps.

LE MARQUIS.

Eh bien ! puisque vous le desirez, Mar-

guerite peut rester ici cette nuit... Quant à  
John, il n'a qu'à partir ; il reviendra demain,  
de bonne heure.

LA MARQUISE.

La femme rester ici sans son mari !... mais il  
n'y consentira jamais.

JOHN.

Au contraire, madame, de bien bon cœur !

LA MARQUISE.

Il paraît que vous avez une bien grande con-  
fiance en votre femme.

JOHN.

Oui, madame, une confiance entière... d'ail-  
leurs ma maison est sans gardien.

LA MARQUISE.

Oh ! pour cela tu ne dois pas avoir d'inquié-  
tude... un de mes piqueurs, arrivé de la ville il  
y a une heure..

LE MARQUIS.

Un piqueur?..

LA MARQUISE.

Celui qui m'a apporté ces livres nouveaux...  
il s'est arrêté à la ferme, et il l'a trouvée occupée  
par une charmante paysanne et un joli garçon  
qui, en riant, se disait son mari.

JOHN.

En riant !... ah ! il riait, le gueux ! Il riait de  
ça, le scélérat !...

LA BARONNE, vivement.

C'est que nous avons laissé à la ferme not'  
cousine Catherine avec son mari, Georges  
Trim.

JOHN.

Ah ! oui... Trim ! Trim !... (A part.) Faut d'la  
finesse.

LA MARQUISE.

Ainsi, c'est convenu, vous resterez tous les  
deux : (Au marquis.) Mon ami, où les logerons-  
nous ?

LE MARQUIS.

Marguerite pourrait coucher avec votre fem-  
me de chambre.

JOHN, riant.

Avec la femme de chambre !... cela m'est ben  
égal... (A part.) Ah ! ben, à la bonne heure ! ça  
va être drôle... pauvre femme de chambre !...

LA MARQUISE.

Non, vous resterez ensemble ; le mari est le  
plus sûr protecteur de sa femme. (Designant le  
cabinet.) Cette pièce ici près est inoccupée, elle  
communique par ce salon à ma chambre à cou-  
cher, vous pouvez y reposer cette nuit.

JOHN.

Mais, madame...

LA BARONNE.

Quel embarras !

LA MARQUISE.

Ces bonnes gens sont fatigués, nous allons  
les laisser seuls.

LE MARQUIS.

Sans doute... Bonsoir, ma bonne amie ; je

vais faire une partie d'échecs avec M. Clarendon.

LA MARQUISE.

Vous avez raison, il n'est pas encore tard; et puisque vous desirez jouer, je vous propose de faire une partie de whist dans ma chambre à coucher.

LE MARQUIS.

On n'est pas plus aimable. (A part.) Au diable la proposition!

LA MARQUISE, donnant le bras à son mari.

Allons! monsieur le secrétaire.

SIR EDWARD, restant.

Madame, je vous suis à l'instant.

(Le marquis et sa femme sortent.)

### SCÈNE V.

SIR EDWARD, LA BARONNE, JOHN.

LA BARONNE, à part.

Cet homme a constamment les yeux sur moi.

SIR EDWARD, à part.

Je suis bien l'être le plus singulier... je ne sais... mais je ne puis me séparer de cette jolie paysanne...

JOHN.

Je vais donc avoir l'honneur de coucher au château de monseigneur!... tandis qu'à la maison j'vas p't-êt'...

LA BARONNE, à John.

Taisez-vous...

SIR EDWARD, s'approchant de la baronne et l'entraînant à part.

J'ai pitié de vous, ma belle enfant.

LA BARONNE.

Pourquoi cela donc, monsieur?

SIR EDWARD, bas.

Vous cherchez à feindre une simplicité que vos regards démentent; avec quelle facilité n'apprendriez-vous pas ce qui peut manquer encore à votre perfection, si c'était un amant qui pût vous instruire!

LA BARONNE, bas.

Je ne vous comprends pas.

SIR EDWARD, bas.

Avouez-le, vous n'êtes pas heureuse avec cet homme... vous ne sauriez l'être...

LA BARONNE, bas.

Il faut bien se contenter de son sort.

JOHN, à part.

En v'là encore un qui donne dedans... Où diable ont-ils les yeux, tous ces beaux messieurs?... Je ne la gôberais pas comme ça, moi!

SIR EDWARD, bas.

Ah! Marguerite, ce n'est pas là le rang que vous méritez.

LA BARONNE, bas.

Monsieur plaisante, sans doute?

SIR EDWARD, bas.

Je vous pardonne votre méfiance, vous ne

me connaissez pas encore! il faut que je m'éloigne de vous, Marguerite, pour faire cette ennuyeuse partie de whist; mais il n'est pas encore l'heure de vous retirer, n'est-il pas vrai? et je pourrai revenir dès qu'il me sera possible de m'échapper; peut-être alors votre lourdaud de mari dormira-t-il, et je pourrai vous déclarer toute la sincérité de mon amour.

JOHN.

Ah! çà, est-il bon enfant? il est là qui se fait une petite voix: *Toute la sincérité de mon amour!*... il est ben bon de se gêner... Mais va donc! va donc!

### SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien! que se passe-t-il donc? nous attendons monsieur le secrétaire.

SIR EDWARD.

Je viens à l'instant. (A la baronne.) Vous m'attendrez ici, n'est-il pas vrai?

LE MARQUIS, à la baronne.

Chez moi on n'a pas besoin de s'enfermer, ma chère enfant; on n'a rien à craindre dans mon château, entends-tu? la vertu y est parfaitement en sûreté, et l'innocence y dort les portes ouvertes; (bas.) tu dois me comprendre?

LA BARONNE.

Parfaitement; mon mari, d'ailleurs, est ma sauvegarde.

SIR EDWARD.

Eh bien! venez-vous? vous étiez si pressé, tout-à-l'heure!

LE MARQUIS.

A l'instant. (A part.) Oh! je vois que le beau-frère est vivement épris; il me vient une idée charmante, mettons à l'épreuve sa sensibilité romanesque. (A sir Edward.) Venez, je vais vous faire une confidence qui vous surprendra fort. (A John.) Toi, mon garçon, va te coucher... entends-tu? bonne nuit... va te coucher.

JOHN.

Et vous aussi, monseigneur!

(Le marquis sort avec Edward.)

### SCÈNE VII.

LA BARONNE, JOHN.

JOHN.

Ah! çà, maintenant que nous sommes seuls, je vous souhaite le bonsoir, et je m'échappe par les taillis du parc.

LA BARONNE, effrayée.

Y pensez-vous? que voulez-vous faire?

JOHN.

Je vas trouver ma femme, la surprendre.

LA BARONNE.

Je vous défends de sortir.

JOHN.

C'est ça ! parcequ'il est en femme, v'là qu'il veut commander !

LA BARONNE.

Si vous faites un pas de plus, j'éveille tout le monde, je fais connaître la vérité, et je déclare au marquis de Seymour que vous l'avez joué indignement.

JOHN.

Ah ! ça, vous avez donc comploté ma ruine ? vous m'arrachez mon honneur, vous me dévorez l'âme !

LA BARONNE.

Votre honneur ne court aucun danger.

JOHN.

Mais je ne peux pas laisser comme ça ma maison.

LA BARONNE.

On ne la brûlera pas, votre maison.

JOHN.

Eh ! ça m'est ben égal, elle est assurée. Et si votre camarade séduisait ma femme !

LA BARONNE.

Cela est impossible.

JOHN.

Mais ils passeront la nuit sous le même toit.

LA BARONNE.

Cela ne fait rien.

JOHN.

Mais ils ne seront p't-êt' séparés que par une cloison.

LA BARONNE.

Cela ne fait rien.

JOHN.

Mais ils seront p't-êt' dans la même chambre.

LA BARONNE.

Cela ne fait encore rien.

JOHN.

Ah ! c'est trop fort ; c'est pas à un gaillard de mon espèce qu'il faut venir dire de ces choses-là. Si au lieu d'être avec vous, j'étais aussi bien avec une femme... ah ! ah ! ah ! ah ! mais avec tout ça, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites.

LA BARONNE.

Croyez ou ne croyez pas ce que je vous affirme, vous n'en resterez pas moins ici.

JOHN.

Alors, puisqu'il le faut, je vais tâcher de dormir, et au point du jour...

(Il veut entrer dans le petit cabinet.)

LA BARONNE, l'arrêtant.

Où allez-vous ?

JOHN.

Je vas là-dedans... me coucher.

LA BARONNE.

Non, c'est dans cette chambre qu'il faut rester.

JOHN.

Ah ! ça, vous voulez donc me pousser à bout ? prenez garde, ne m'agacez pas les nerfs...

LA BARONNE.

Écoutez-moi, John, un peu de confiance... Vous conserverez la ferme, je vous le promets ; je ne veux ni vous tromper ni vous faire de tort, mais en revanche un peu de patience, de docilité : ainsi, voilà qui est décidé, vous resterez ici avec moi ; vous passerez tranquillement la nuit, là, sur ce fauteuil, comme un grand garçon, et vous dormirez tant qu'il vous plaira ; c'est convenu, n'est-il pas vrai ?

JOHN.

V'là que je cède ! v'là mon imbécile qui cède ! Mais dites-moi donc ce que vous êtes ; vous êtes donc un sorcier, un astronome ? Eh ben ! tirez-moi les cartes, j'veux savoir s'ils sont allés au bois chercher des fraises !... tirez-moi les cartes !

LA BARONNE, à part.

Ma position est vraiment des plus bizarres : il faut que je prie moi-même un homme de passer la nuit dans la même chambre que moi. Il est vrai que c'est un paysan, et ma réputation n'en peut souffrir ; mais ne vaudrait-il pas mieux lever le masque, et me moquer de mon cher oncle et de monsieur le secrétaire ? Pourtant, dans la conduite de ce M. Clarendon, il y a quelque chose de surprenant ; je crois avoir fait sur lui une impression véritable ; c'est un homme d'honneur et d'une éducation distinguée ; serait-il sérieusement épris d'une villageoise ? Ah ! pour le coup, ce serait le triomphe de la vanité féminine.

(Pendant ce monologue de la baronne, John s'est fait un lit avec des fauteuils. Lorsque la baronne prononce les derniers mots, il met sur sa tête un bonnet de nuit, et ôte son habit et son gilet, quand elle se retourne et le regarde.)

LA BARONNE.

Eh bien ! avez-vous perdu la tête ?

JOHN.

Je ne crois pas.

LA BARONNE.

Comment, vous osez vous déshabiller en ma présence !

JOHN.

Et pourquoi pas ? entre hommes est-ce qu'on se gêne !

LA BARONNE, avec embarras.

Il est vrai ; mais je dois vous avouer que j'ai été élevée dans des sentiments de décence, peut-être trop rigoureux... je n'y puis cependant renoncer, faites-moi le plaisir de garder votre habit.

JOHN.

Allons, puisque vous le voulez absolument... Oh ! est-il superstitieux ? C'est drôle, il veut passer pour ma femme, et ne veut pas voir son mari en bonnet de nuit ! (A la baronne.) Je vou-

drais bien savoir si l'autre jeune homme est aussi scrupuleux avec ma femme.

(Il se couche.)

LA BARONNE.

Je vous répète qu'il est d'une sagesse exemplaire, et que vous n'avez rien à redouter.

JOHN.

Oui, oui, c'est égal... mariez-vous, je ne vous dis que cela... vous verrez bientôt ce que c'est que les femmes... Pauvre jeune étranger, qui un de ces jours vous embarquerez dans les déserts brûlants de l'amour, prenez garde aux coups de soleil; je ne vous dis que ça... car s'ils vont au bois... chercher des fraises...

(Il s'endort.)

LA BARONNE.

Voilà mon époux endormi, quelle nuit romanesque!... prenons un livre... pendant que les bougies brûlent encore. (Elle s'assied près du guéridon.) Ce sont des vers.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE; JOHN, endormi; SIR EDWARD.

SIR EDWARD, à part, sans être vu.

Ce que le marquis vient de nous dire, à la marquise et à moi, serait-il possible! Marguerite est libre... elle n'est que la fiancée de ce fermier; mais que fait-elle?... elle lit.

LA BARONNE, se croyant seule et lisant.

Oui, l'Anio murmure encore  
Le doux nom de Cinthie aux rochers de Tibur.  
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure;  
Et Ferrare au siècle futur  
Murmurera toujours celui d'Éléonore.  
Heureuse la beauté que le poète adore!

Heureux le nom qu'il a chanté!

SIR EDWARD, surpris.

Qu'ai-je entendu?

LA BARONNE, effrayée.

Ciel! je me suis trahie!

SIR EDWARD.

Quoi, Marguerite, vous lisez avec tant de charme!

LA BARONNE.

Je vous demande mille fois pardon, monsieur, d'avoir pris la liberté de jeter les yeux sur ce volume.

SIR EDWARD.

Ah! demandez-moi donc aussi pardon de votre grace, de votre beauté, de ce charme qui respire dans toutes vos paroles... Non, vous ne m'abuserez pas plus long-temps... vous avez reçu une éducation que vous vous efforcez en vain de cacher. Marguerite, je vous aime, et j'aurais payé de ma vie cet instant où je puis vous parler sans témoin.

LA BARONNE.

Oubliez-vous, monsieur, que je suis mariée

SIR EDWARD.

Renoncez à cette feinte : je suis instruit.

LA BARONNE, à part.

Ciel!

SIR EDWARD.

Cet homme n'est point votre mari : je sais tout.

LA BARONNE, à part.

Je serais reconnue!

SIR EDWARD.

Non, Marguerite, non, vous n'êtes pas la femme de ce fermier.

LA BARONNE, à part.

Je suis perdue!

SIR EDWARD.

Je sais que vous êtes...

LA BARONNE, avec anxiété.

Eh bien! monsieur...

SIR EDWARD.

Sa fiancée seulement.

LA BARONNE, se remettant.

Ah! c'est vrai, c'est vrai... je vois, monsieur, que vous êtes parfaitement instruit.

SIR EDWARD.

Marguerite, dites-moi seulement que je ne vous suis pas indifférent, que vous consentiriez à accepter mon cœur et ma main.

LA BARONNE.

Mais, monsieur, vous n'y pensez pas! si mon mari... ou du moins l'homme à qui je suis promise entendait ces paroles...

SIR EDWARD, fortement.

Oh! il peut, il doit les entendre. (On entend John ronfler très fort.) Répondez-moi seulement, et je me charge de tout, quand ma fortune devrait acheter son consentement.

LA BARONNE, à part.

Cet homme me met dans un cruel embarras.

SIR EDWARD.

Vous ne répondez pas, vous réfléchissez?

LA BARONNE.

Je pense qu'il faudrait être folle pour croire... (On entend du bruit.) Mais, ah! mon Dieu!

SIR EDWARD.

Qu'avez-vous?

LA BARONNE.

J'entends venir quelqu'un!

SIR EDWARD.

Peut-être quelque domestique qui, ayant aperçu de la lumière...

LA BARONNE.

Je ne voudrais pas même qu'un domestique pût penser du mal de moi.

SIR EDWARD.

Votre réputation ne m'est pas moins chère qu'à vous-même.

LA BARONNE.

Retirez-vous, au nom du ciel!

SIR EDWARD.

LA BARONNE.

Ah ! dans ce cabinet.

(Elle le pousse dans le cabinet : en ce moment le marquis paraît.)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LE MARQUIS, SIR EDWARD,  
dans le cabinet ; JOHN, endormi.

LE MARQUIS.

Me voilà, ma petite Marguerite ; j'ai eu toutes les peines du monde à quitter le jeu pour venir causer un instant avec toi, mais tout bas, car ma femme est près d'ici.

LA BARONNE.

Monsieur le marquis, nous ne causerons pas ; vous allez vous retirer, ou je vais crier.

LE MARQUIS veut l'embrasser.

Je saurai bien te fermer la bouche.

LA BARONNE.

Laissez-moi, la marquise est deux fois plus belle que moi.

LE MARQUIS.

Ma chère enfant, il ne s'agit pas de la marquise.

(Il persiste à vouloir embrasser la baronne.)

LA BARONNE, s'échappant et éveillant John.

Mon ami, éveille-toi !

JOHN, à moitié endormi.

Qu'est-ce que vous me voulez ?

LA BARONNE.

Monsieur le marquis veut m'embrasser.

JOHN.

Qu'est-ce que cela me fait ?

LA BARONNE.

Entends-tu bien ? le marquis veut embrasser ta femme !

JOHN, en sursaut.

Ma femme... Ah ! celle-là... allez, allez, ne vous privez pas.

LE MARQUIS.

Eh bien ! tu vois, ton mari donne son consentement.

LA BARONNE.

Mais il en faut un autre encore.

(Elle s'approche de la chambre de la marquise.)

LE MARQUIS.

Que vas-tu faire ?

LA BARONNE.

Demander à madame la marquise si elle sera aussi contente que mon mari.

LE MARQUIS.

Marguerite, c'en est trop ; il faut que je t'embrasse.

LA BARONNE.

Je vous le répète, monsieur le marquis, je vais appeler.

LE MARQUIS.

Si tu le peux.

(Il essaie de nouveau de l'embrasser, sir Edward sort du cabinet.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SIR EDWARD.

SIR EDWARD.

Monsieur le marquis, je vous demande pardon, mais je dois vous interrompre.

JOHN, à demi réveillé, se frottant les yeux.

Mais qu'est-ce qu'ils ont ?

LE MARQUIS.

Vous ici, monsieur, caché dans ce cabinet ! je ne m'étonne plus alors des scrupules de cette jeune innocente.

SIR EDWARD.

Voilà cet homme vertueux qu'on accuse à tort d'être un séducteur !

LE MARQUIS.

Parlez donc plus bas, vous allez réveiller ma femme.

SIR EDWARD, le prenant à part tandis que la baronne est près de John.

Mon ami, cessons ce badinage : vous connaissez mon caractère ardent, passionné ; eh bien ! cette femme que m'offrait sans cesse mon imagination, je l'ai trouvée, c'est elle, c'est Marguerite.

LE MARQUIS, à part.

Diable ! il prend la chose trop au sérieux ; que dirait ma nièce ? détrompons-le. (Haut.) Y pensez-vous ? la femme de John ?

SIR EDWARD.

Mais ne m'avez-vous pas dit qu'elle n'était que sa fiancée ?...

LE MARQUIS.

Je vous ai trompé... je vous donne ma parole d'honneur... que j'ai menti.

SIR EDWARD.

Mais elle me l'a avoué !

LE MARQUIS, confondu.

Elle l'a avoué... elle l'a avoué ! Comment, John, il serait possible !...

JOHN, un de ses fauteuils à la main.

De quoi, monsieur ?

LA BARONNE, bas à John.

Taisez-vous !...

JOHN.

Ah ! oui !

LE MARQUIS, bas à sir Edward.

Figurez-vous, mon ami, que je n'en savais pas un mot, et que j'avais inventé ce petit stratagème pour voir jusqu'où irait votre folie.

LA BARONNE.

Voici madame la marquise.

LE MARQUIS, à part.

Ah ! mon Dieu ! ma femme, à présent.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Comment, messieurs, je vous trouve ici ?



LE MARQUIS.

Oui, ma bonne amie, nous voulions passer à la salle de billard, faire une ou deux parties.

LA MARQUISE, souriant:

A cette heure!... Mais que vois-je! John et Marguerite, vous êtes encore ici! vous ne songez pas à vous reposer!

JOHN.

Pardonnez-moi, madame. (Il bâille.) Ah! excusez; c'est que ce jeune homme.... je veux dire, ma femme...

LA BARONNE, l'interrompant.

Mon mari aime beaucoup à dormir sur une chaise; c'est une habitude qu'il a prise, et je l'imite.

LA MARQUISE, à part.

Je comprends; le marquis était bien informé, elle n'est que sa fiancée. (Haut.) Marguerite, vous seriez fort mal ainsi: j'ai d'ailleurs quelques raisons pour vous séparer de John. Vous passerez la nuit dans ma chambre à coucher.

JOHN, avec explosion.

Dans vot' chambre à coucher?

LA MARQUISE.

Sans doute; et qu'y trouvez-vous à redire?

JOHN.

Rien, certainement... madame; et si cela convient à monsieur le marquis... (A part.) Ça va être drôle, tout ce même.

LE MARQUIS.

Cela me convient parfaitement; Marguerite est fort bien élevée, et ma femme ne saurait avoir une société plus agréable.

JOHN.

Ah! ben, il me fait de la peine! c'est lui qui le veut. (Bas à la baronne.) J'espère que vous allez refuser?

LA BARONNE, bas.

Pourquoi donc cela?

LA MARQUISE.

Eh bien! Marguerite, consentez-vous?

LA BARONNE.

Avec reconnaissance, madame; et c'est trop de bonté de votre part.

LA MARQUISE, prenant le bras de la baronne.

Messieurs, je vous salue.

SIR EDWARD.

Nous vous souhaitons, madame, une bonne nuit ainsi qu'à votre aimable compagne.

LA BARONNE.

Bonsoir, John; bonsoir, mon ami.

JOHN, à part.

LA BARONNE.

Bonsoir; John.

JOHN.

Bonsoir, ma p'tit' femme.

(A part.)

V'là milord, malgré sa richesse,  
Dans notre ordre enrégimenté;  
Il va payer mainte promesse.  
Ah! qu'c'est bien fait! v'là la noblesse  
Qui donne dans l'égalité!

SIR EDWARD, à la marquise.

De votre compagne, madame,  
Vous protégerez le sommeil.

JOHN, à part.

Moi, pour aller surprendre' ma femme,  
Je n'attendrai pas leur réveil.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Ah! malgré la présence  
De ce fiancé jaloux,  
J'obtiens, je le pense,  
Près d'elle un rendez-vous.

LA MARQUISE.

Grace à ma surveillance,  
En ces lieux mon époux  
Ne pourra plus, je pense,  
Effrayer ce jaloux!

JOHN.

Sitôt que d'leur présence  
Ils m'débarrass'ront tous,  
Je m'sauve en diligence,  
Voir ce qui s'fait chez nous.

SIR EDWARD.

Oui, j'en ai l'assurance,  
Ce fiancé si jaloux  
Renoncera, je pense,  
A son titre d'époux.

LA BARONNE.

John m'accuse, je pense;  
Mais pourrais-je, entre nous,  
Faire la moindre offense  
A l'honneur d'un époux?

SIR EDWARD, bas à John.

Je dois vous parler sans mystère,  
Car vous ignorez, sur l'honneur,  
Ce qu'en ce jour vous pouvez faire  
Pour mon bonheur.

JOHN, bas.

Pour vot' bonheur!

LE MARQUIS, de même.

Il doit vous parler sans mystère,  
Car vous ignorez, sur l'honneur,  
Ce qu'aujourd'hui vous pouvez faire  
Pour son bonheur.

JOHN.

J' vous ai dit qu'oui !

LE MARQUIS, à part.

Il a dit oui !

ENSEMBLE.

Ah ! malgré la présence, etc.

LA MARQUISE.

Grace à ma surveillance, etc.

SIR EDWARD.

Oui, j'en ai l'assurance, etc.

LA BARONNE.

John m'accuse, je pense, etc.

JOHN.

Bon, v' là que d' leur présence

Ils m' débarrassent tous ;

Je m' sauve en diligence,

Voir ce qui s' fait chez nous.

(John se sauve par la fenêtre.)

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une partie du jardin près du château : à droite du spectateur, la porte d'une serre ; à gauche, un petit pavillon. La scène se passe le lendemain matin.

## SCÈNE I.

LE MARQUIS, seul.

Voilà qui est singulier ! où diable ce John est-il passé ? je veux le voir, il faut qu'il m'apprenne pourquoi il m'a trompé en faisant passer pour sa femme cette jolie paysanne, qui n'est que sa fiancée ! d'ailleurs, elle doit être matinale, et va sortir sans doute, ne trouvant pas là son futur. Si je pouvais donner à ce John quelque bonne commission ! (Regardant au fond.) Je ne les vois point... Mais je ne me trompe pas, il entre dans la grande allée, il n'est pas seul... il se passe ici quelque chose d'extraordinaire... si je pouvais... ah ! dans ce pavillon... je serai à merveille pour observer, et suis bien décidé à tout entendre, dussé-je pour cela tout écouter.

(Il se cache dans le pavillon, dont on voit l'intérieur par une croisée ouverte.)

## SCÈNE II.

JOHN, MARGUERITE ; HENRIETTE, toujours en jeune homme ; LE MARQUIS, caché et écoutant à la fenêtre.

JOHN, dans la coulisse.

Par ici, par ici, mes bons sujets. (Entrant.) Maintenant, de la prudence et que chacun suive mes volontés.

MARGUERITE.

On les suivra, va, mon petit mari.

LE MARQUIS, à part.

Son mari !

HENRIETTE.

Convenez que vous avez eu une idée bien extravagante d'amener ici votre femme, tandis que vous en avez déjà présenté une à monsieur le marquis.

LE MARQUIS, à part.

Comment, deux femmes !

JOHN.

Mon cher monsieur, j'ai eu deux raisons, la

première et la deuxième... La première, c'est que j'avais laissé beaucoup trop long-temps ma femme en votre compagnie... (A Marguerite.) tu me paieras ça, va... La deuxième, c'est que je veux m'expliquer enfin à l'égard de la jeune personne... il est joli, le mot... la jeune personne?... Ah ! satané séducteur !... je m'explique clairement, je pense.

LE MARQUIS, à part.

Pas pour moi.

HENRIETTE, gravement.

Monsieur John, l'amitié impose des devoirs et je dois vous parler sans détour ; l'embarras où vous allez mettre une personne qui m'est chère me faisait un devoir de vous accompagner ici pour la défendre au besoin... Puisque votre ingratitude pour les personnes qui vous servent ne connaît pas de bornes, je veux au moins en partager ou en prévenir les tristes effets.

LE MARQUIS, à part.

Quelle triple énigme !

HENRIETTE.

Ah ! c'est que vous ne connaissez pas jusqu'ou va mon dévouement pour mes amis.

JOHN.

Oui, et pour les femmes de vos amis.

MARGUERITE.

Allez, vous êtes fou !

JOHN.

Parce que malheureusement j'y vois trop clair... Vous v' là absolument comme ma grand'tante, chaque fois que son mari se plaignait... il était fou... va-t-en donc, vieux fou... pauvre cher homme !... il n'avait pourtant pas perdu la tête ! ça n'avait fait que croître et embellir.

HENRIETTE.

Vous faites beaucoup de bruit pour rien, mon cher monsieur John.

JOHN.

Ah ! vous appelez ça rien ! J'arrive, moi, tout bonnement ; il ne faut pas croire pourtant

que j'avais confiance; j'ouvre la porte, v'lan... qu'est-ce que je vois? madame près de la fenêtre et monsieur de l'autre côté près de la cheminée, tous les deux en train de tricoter des bas bleus.

HENRIETTE et MARGUERITE.

Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

JOHN.

Ça fait que c'est une bassesse! pour séduire une malheureuse femme, avoir l'air de donner dans les plus simples penchans! un homme tricoter des bas bleus! Ah! c'est le comble de l'astuce...

MARGUERITE, à part.

S'il savait comme moi que ce joli garçon est une femme déguisée, qui voyage avec ce mauvais sujet... mais motus, j'ai promis le secret.

JOHN.

Qu'est-ce que tu marronnes tout bas?... Ah! je me rappelle que M. le secrétaire, vous savez bien, celui qui est amoureux de l'autre, m'a donné rendez-vous ici de grand matin; il ne faut pas qu'on vous voie encore... entrez là tous les deux!

(Il désigne le pavillon.)

LE MARQUIS.

Diable!

JOHN, se ravissant.

Un instant!... vous avez été ensemble assez long-temps... (Prenant la main d'Henriette.) Ousce que je vais fourrer celui-là? (Voyant la serre.) Qu'est-ce que c'est que ça?

HENRIETTE.

C'est une serre.

JOHN.

C'est bien: je vais vous serrer là-dedans; toi, Marguerite, dans ce pavillon.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

HENRIETTE, à John qui l'a fait entrer dans la serre.

Quand pourrai-je sortir?

JOHN.

Quand je frapperai deux coups dans mes petites mains.

MARGUERITE, ouvrant le pavillon et ayant vu le marquis.

Ah! mon Dieu!

JOHN, de l'autre côté.

Eh bien! entre donc.

MARGUERITE, s'éloignant.

Mais, mon ami, c'est que... je ne peux pas entrer là-dedans.

Et pour l'en empêcher,

Moi, je sais l'enfermer.

Y a des gens qui, par erreur,  
Leur plac' la vertu dans l'cœur;  
Ils ont bientôt l'front bosslé;  
Moi, j' dis qu'elle est dans un' clé.

La femme sait charmer, etc.

O sexe aimable, enchanteur!  
J'ai confiance dans ton cœur,  
Mais pour n'être pas jaloux,  
Je te mets sous les verroux.

La femme sait charmer, etc.

Je te connais, gueux d'amour!  
Oh! scélérat, brigand d'avoutur!  
Pour déjouer ton gredin d' tour,  
Rien n'est tel qu'un double tour.

La femme sait charmer, etc.

Ah! voilà monsieur le secrétaire.

SCÈNE III.

JOHN, SIR EDWARD; LE MARQUIS et MARGUERITE, dans le pavillon; HENRIETTE, dans la serre.

SIR EDWARD.

C'est toi, mon ami! j'étais impatient de te parler.

JOHN.

Je suis tout oreilles.

SIR EDWARD.

Je dois d'abord te déclarer que la vérité m'est connue.

JOHN.

La vérité vous est connue?

SIR EDWARD.

Je sais que tu as trompé le marquis de Seymour en lui présentant, comme ta femme, Marguerite, qui ne l'est pas encore.

JOHN, effrayé.

Marguerite n'est pas ma femme?

SIR EDWARD.

Sans doute, elle en est convenue elle-même.

JOHN.

Elle en est convenue?

SIR EDWARD.

Je viens au fait... veux-tu me céder ta fiancée?

JOHN.

Vous céder ma fiancée!

SIR EDWARD.

John, écoutez-moi... cette femme, qui n'est pas encore la vôtre, m'a inspiré la passion la plus vive... et bien qu'elle vous ait promise

claire, je suis prêt à tout sacrifier pour que vous m'accordiez Marguerite; mais vous êtes, je pense, un honnête homme; et ce portefeuille, qui renferme mille guinées en billets de banque et que je vous prie d'accepter, s'il ne peut, en rien, payer l'inestimable trésor que je vous devrai, vous rappellera du moins sans cesse que vous avez fait mon bonheur et que je vous dois une reconnaissance éternelle.

JOHN, à part.

C'est particulier; je suis tout attendri. (Haut.) Voyons, monsieur, entendons-nous... vous m'offrez mille guinées, si je vous cède ma fiancée?

SIR EDWARD.

Sans doute.

JOHN.

Celle que vous avez vue hier au soir?

SIR EDWARD.

Elle-même.

JOHN.

Eh bien! je peux pas. (A part.) Je peux décidément pas lui céder ce jeune homme... il ne m'appartient pas, ce malheureux jeune homme.

SIR EDWARD.

Tu hésites, je pense!

JOHN.

Tenez, monsieur, je vais vous montrer ma femme.

SIR EDWARD.

Ta fiancée.

JOHN.

Non, ma femme... ma véritable épouse, Marguerite... (Allant au pavillon.) Venez, Marguerite.

SIR EDWARD.

Sa femme... sa fiancée... je m'y perds.

#### SCÈNE IV.

SIR EDWARD, JOHN; MARGUERITE, LE MARQUIS, sortant du pavillon.

JOHN.

Monsieur le marquis avec ma femme?

SIR EDWARD, poussant un cri de surprise.

Comment! c'est là Marguerite?

JOHN.

Je veux savoir d'abord comment monsieur le marquis se trouve là.

LE MARQUIS.

Cela t'étonne... Tous les jours, cependant, ne rencontre-t-on pas des personnes que l'on ne s'attendait pas à voir? (Plus bas.) Tiens, je suis sûr que si je frappais en ce moment deux petits coups à la porte de cette serre, il en sortirait un jeune homme.

JOHN, confondu.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Essayons!

(Il frappe dans ses mains, près de la serre.)

#### SCÈNE V.

SIR EDWARD, JOHN, MARGUERITE, LE MARQUIS, HENRIETTE.

HENRIETTE, sortant de la serre.

Me voilà.

SIR EDWARD.

Saurons-nous enfin ce que tout cela signifie?

LE MARQUIS.

Monsieur John, il y a dans tout ce que se passe ici depuis hier un mystère que je ne puis pénétrer; votre femme n'a jamais voulu me dire quelle est la personne que vous avez amenée ici hier... il faut que tout cela s'éclaircisse.

JOHN, à part.

V'là le moment critique.

SIR EDWARD.

Comment, John, voici votre femme?

JOHN.

Certainement.

SIR EDWARD.

Vous en avez donc deux?

JOHN.

Dieu m'en préserve! Je ne suis pas un turc.

SIR EDWARD.

Mais cette Marguerite que vous nous avez présentée hier, est-elle encore chez madame la marquise?

JOHN.

Hélas! oui, elle y est encore.

LE MARQUIS.

Pourquoi cet hélas?

JOHN.

Est-ce que j'ai dit hélas? je vous demande un peu pourquoi j'irais m'amuser à dire hélas!

LE MARQUIS, montrant Henriette.

Tu me diras au moins quel est ce jeune homme?

JOHN.

Je n'en sais rien.

LE MARQUIS.

Comment! il est venu avec toi, et tu ne le connais pas!

JOHN.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

SIR EDWARD.

Et celle que tu as présentée comme ta femme, quelle est-elle donc?

JOHN.

Ça va vous paraître singulier, mais je ne la connais pas non plus.

LE MARQUIS, en colère.

Ah! je commence à croire qu'il se joue de moi.

JOHN, à part.

Ça va se gâter.

LE MARQUIS, prenant John d'un côté.

Tu vas me dire sur-le-champ quelle est cette femme que tu as amenée chez moi, que j'y ai reçue sous ta garantie, ou malheur à toi!

SIR EDWARD, le prenant de l'autre côté.  
Tu me diras son nom, ou je t'étrangle.

JOHN, à part.

Chien de chevreuil!

LE MARQUIS, avec force.

Parleras-tu? Il faut que je sois instruit à l'instant même.

MARGUERITE, bas au marquis.

Interrogez le domestique, il parlera : c'est une femme.

LE MARQUIS, surpris, à part.

Une femme!

MARGUERITE.

Ma foi, tant pis.

LE MARQUIS, s'approchant d'Henriette, à part.

Une femme! Ah! la jolie main! (Bas à Henriette.) Cette bourse pourrait-elle vous délier la langue?

SIR EDWARD.

Que se disent-ils donc?

HENRIETTE, bas.

Une bourse, monsieur! ah! fi donc!

LE MARQUIS, bas.

Si l'on vous offrait un cadeau plus digne de vous... par exemple... un cachemire...

HENRIETTE, avec un mouvement de joie.

Un cachemire!

LE MARQUIS.

Vous vous êtes trahie... je sais tout... vous êtes une femme... John, va à l'office déjeuner avec Marguerite. (Passant la main sous le menton de Marguerite.) Elle est gentille, ta petite femme, et elle m'a donné sur l'affaire du chevreuil des détails qui me rendent plus indulgent.

JOHN, bas à Marguerite.

Je voudrais bien savoir quels détails tu lui as donnés.

MARGUERITE.

Tu vas recommencer, vilain jaloux!...

JOHN, en sortant.

Les détails du chevreuil, tout de suite; les détails du chevreuil!... On demande les détails.

LE MARQUIS, à Henriette.

Mon amie, vous allez me suivre, nous avons à causer en particulier. (A sir Edward.) Vous, monsieur le secrétaire, avant de persister dans vos projets, attendez mon retour; ce sera prudent... plus tard, vous saurez pourquoi.

(Il sort.)

HENRIETTE, en sortant, à sir Edward.

Monsieur le secrétaire, si vous êtes amoureux de ma maîtresse, je vous conseille de vous guérir de cet amour, à Dieu, monsieur le secrétaire

un transport... mais quelle est cette femme?... quelle aventure surprenante! (Voyant la baronne qui s'avance.) La voici, tâchons de découvrir son secret.

SCÈNE VII.

SIR EDWARD, LA BARONNE.

LA BARONNE, sans voir d'abord Edward.

Mais où est donc John?

SIR EDWARD.

Eh bien! jolie Marguerite, savez-vous que vous faites des démarches pour un ingrat?

LA BARONNE.

Que voulez-vous dire?

SIR EDWARD.

John vous renie; il dit que vous n'êtes pas sa fiancée.

LA BARONNE.

Se peut-il?

SIR EDWARD.

Il prétend même être marié, avoir une femme.

LA BARONNE, à part.

L'imbécile aura parlé.

SIR EDWARD.

Et ce qui va vous étonner, sans doute, il a amené ce matin cette femme : elle est ici.

LA BARONNE, vivement.

Marguerite est ici?

SIR EDWARD.

La vérité vous échappe : il n'y a plus moyen d'en douter. Oui, vous êtes libre, et vous serez à moi, aussi vrai que nous sommes chez le marquis de Seymour, aussi vrai que je suis...

LA BARONNE.

Que vous êtes?...

SIR EDWARD.

Un pauvre secrétaire qui n'a que son cœur à vous donner, et qui, en vous consacrant sa vie entière, essaiera d'acquiescer quelques titres à votre amour.

LA BARONNE.

Eh bien! monsieur, je vais m'adresser à votre raison. Si j'avais un rang, une position dans le monde, qui vous défendissent d'aspirer à ma main, qui m'imposassent à moi-même des devoirs, qui ne me permissent pas d'écouter le simple penchant de mon cœur, que feriez-vous?

SIR EDWARD.

Air de la romance de Téniers:

Je me dirais: Quoi! lorsque Marguerite

SIR EDWARD.

Vous êtes troublée ! Ah ! votre émotion m'annonce que je vous ai bien jugée.

(Il lui prend la main, qu'il baise avec transport. On entend John.)

LA BARONNE.

On vient ; de grace , éloignez-vous.

SIR EDWARD, à part.

C'est John et sa femme ! que lui veulent-ils ? Observons-les.

( Il se cache au fond. )

## SCÈNE VIII.

LA BARONNE, JOHN, MARGUERITE;  
SIR EDWARD, au fond.

JOHN.

Ah ! vous voilà ! je vous cherche de tous les côtés.

LA BARONNE.

Imprudent ! voyez à quel point vous me compromettez !

JOHN.

Mais c'est vous qui me compromettez.

LA BARONNE.

Répondez-moi : où est Henriette ?

JOHN.

Henriette ! qu'est-ce que c'est que ça, Henriette ! Il y a ici une confusion de sexe vraiment accablante ; c'est au point que je ne sais pas si je suis un homme : je suis peut-être une femme...

LA BARONNE.

Je me trompe, John ; j'ai voulu parler de mon domestique : où l'avez-vous laissé ?

MARGUERITE.

Il est en conférence secrète avec monsieur le marquis.

LA BARONNE.

Ciel ! Henriette au château !

MARGUERITE, à la baronne.

Vous n'avez apporté ici que le désordre, monsieur ; et vous n'avez qu'un parti à prendre pour ne pas nous perdre, c'est de vous sauver.

SIR EDWARD, étonné, sans être vu.

Monsieur !

JOHN.

Oui, monsieur, par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le firmament, éloignez-vous à toutes jambes ! Monsieur, je vous embrasse vos genoux. (A Marguerite.) Les genoux, vivement les genoux ! embrasse-lui aussi les genoux.

MARGUERITE, se mettant à genoux.

Monsieur, je vous en conjure !

SIR EDWARD, s'élançant, hors de lui.

Que signifie tout ceci ?

JOHN, à part.

Tout est perdu !

SIR EDWARD, le relevant avec colère.

Que veut dire ce nom de monsieur ?

JOHN.

Hélas ! il faut tous vous avouer ; mais que monsieur le marquis n'en sache rien.

SIR EDWARD.

Parleras-tu ?

JOHN.

Eh bien ! apprenez que cette jeune personne...

SIR EDWARD.

Cette jeune personne...

JOHN, tremblant.

N'est pas une femme.

SIR EDWARD.

N'est pas une femme !... et qu'est-ce donc ?

JOHN.

Eh ! mais, si c'est pas une femme, c'est un homme.

SIR EDWARD.

Un homme aurait passé la nuit dans la chambre de ma sœur ?

JOHN et MARGUERITE.

Sa sœur !

LA BARONNE, avec la joie la plus vive.

C'est sir Edward !

SIR EDWARD, prenant le bras de la baronne.

Comment ! vous seriez... ! mais non, c'est impossible...

JOHN.

Oh ! il va le tuer.

LA BARONNE, bas à sir Edward.

Je suis la baronne Mathilde, ne me tuez pas.

SIR EDWARD, tombant à ses genoux.

Qu'entends-je ! (Il couvre sa main de baisers.)

JOHN.

C'est comme ça qu'il le tue !

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, LA MARQUISE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Madame la baronne, j'ai tout révélé à monsieur le marquis.

JOHN.

V'là que c'est une baronne, à présent !

LE MARQUIS, à la baronne.

Recevez mes compliments, madame, vous avez joué votre rôle à merveille.

LA BARONNE.

Je vois que monsieur le marquis est instruit, grace à une indiscrete, à qui je pardonne.

LA MARQUISE.

Oui, mon aimable nièce, nous savons tout.

SIR EDWARD.

Je suis au comble du bonheur.

LE MARQUIS.

Je le crois bien ! il gagne une jolie femme !

HENRIETTE.

Et moi un cachemire !

LA BARONNE.

Je vous le promets, mademoiselle Henriette.

JOHN, étonné.

Comment! comment! ce jeune homme serait une demoiselle!

MARGUERITE.

Là, tu vois bien!

JOHN.

Et comment le savais-tu?

CHOEUR FINAL.

AIR nouveau du M. Charles Tolbecque.

Rencontre fortunée!  
Le hasard en ce jour,

Sans nuire à l'hyménée,  
A protégé l'amour.

LA BARONNE, au public.

J'ai servi ce pauvre garçon,  
Et sa femme jolie;  
Un autre coupable, dit-on,  
Vous demande pardon.

JOHN, au public.

Ils sont persuadés, voyez-vous!  
Que j' n'ai plus d' jalousie;  
D'avoir vot' suffrage, entre nous,  
Je s'rai toujours jaloux.

CHOEUR.

Rencontre fortunée! etc.

FIN DU CHEVREUIL.

# VARIANTES

POUR FACILITER LA REPRÉSENTATION.

Page 34, final du premier acte :

CHOEUR.

AIR : Oui, cette histoire est un' bell' chose (de LA VILLAGROISE SOMNAMBULE).

Nous avons quitté notre ouvrage,  
Et bientôt le jour va finir.  
Retournons gaiement au village,  
Allons nous livrer au plaisir.

TOUS.

Oui, bientôt le jour va finir.  
Allez vous livrer au plaisir.

JOHN, bas à Blum, montrant Henriette et sa femme.

Tu vois c' jeune homme et Marguerite!  
Surveille-les...

BLUM, bas.

C'est bien, c'est bien.

JOHN, bas.

Prends garde qu'il n'arrive rien.

LA BARONNE, à John.

Eh bien ! partous-nous vite ?

JOHN.

Me voilà.

(Bas à Blum.)

Surveille-les bien.

BLUM, de même.

N' craignez rien.

HENRIETTE, à la baronne.

Bonsoir.

LA BARONNE.

Allons, au revoir.

TOUS.

Bonsoir.

ENSEMBLE.

REPRISE DU CHOEUR.

Nous avons quitté notre ouvrage,  
Et bientôt le jour va finir ;  
Retournons gaiement au village,  
Allons nous livrer au plaisir.

LA BARONNE.

Je vais, mon oncle, je l'espère,  
Chez vous m'amuser à loisir ;  
Sous les habits d'une fermière,  
Qui donc pourrait me découvrir ?

JOHN.

J'aurai ma grace, je l'espère,  
Ma novell' femm' va bien m' servir ;  
Et bientôt près d' ma p'tit' fermière  
J' pourrai fair' l'amour à loisir.

HENRIETTE.

La baronne bientôt, j'espère,  
Va les intriguer à loisir.  
Sous les habits d'une fermière,  
Qui donc pourrait la découvrir ?

MARGUERITE.

Quoiqu' le marquis soit bien sévère,  
Ils parviendront à l'attendrir,  
Et bientôt près d' sa p'tit' fermière  
Mon pauvre John va revenir.

FIN DU PREMIER ACTE.

Page 43, le final du deuxième acte :

JOHN, à part.

O infortuné marquis ! Oh ! le petit scélérat !...  
petit voleur !

(La marquise et la baronne entrent dans la chambre à coucher.)

SIR EDWARD, bas à John.

Mon ami, demain matin de fort bonne  
heure, trouvez-vous au jardin ; je veux vous  
parler... entendez-vous... J'ai à vous faire une  
proposition très sérieuse.

LE MARQUIS, à part.

Je devine.

SIR EDWARD, d'un ton pénétré.

Adieu, John ; adieu, mon ami ; vous ne sa-  
vez pas tout ce que vous pouvez faire pour  
mon bonheur.

(Il lui serre la main.)

LE MARQUIS.

Non, mon ami, vous ne savez pas tout ce  
que vous pouvez faire pour son bonheur...

JOHN.

Non, monsieur, non certainement, je ne  
m'en doute pas... mais c'est égal... soyez per-  
suadé...

SIR EDWARD, lui serrant la main.

Adieu, John, adieu.

(Il sort avec le marquis.)

## SCÈNE XII.

JOHN, seul.

On me laisse seul... bon, il n'y a pas un  
instant à perdre... je me sauve... Je retourne  
à la ferme, surprendre ma femme...

AIR : Je suis Français, mon pays avant tout.

Monsieur l' marquis, sans le moindre scrupule,  
A ses vassaux a joué plus d'un tour ;  
Mais sous le poids du même ridicule  
Le voilà donc qui succombe en ce jour !  
Oni, le voilà qui succombe en ce jour.  
Malgré son titre et malgré sa richesse,  
A not' niveau le voilà transplanté !  
C'est à ravir ! Enfin v'là la noblesse  
Qui maintenant donn' dans l'égalité.

(Il se sauve par la fenêtre.)